

Tintin dans la Batcave Aventures au pays de Robert Lepage, épisode 7

Daniel Canty

Volume 53, Number 3 (295), April 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66339ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Canty, D. (2012). Tintin dans la Batcave : aventures au pays de Robert Lepage, épisode 7. *Liberté*, 53(3), 63–79.

TINTIN DANS LA BATCAVE

Aventures au pays de Robert Lepage, épisode 7

Les épisodes précédents de ce feuilleton ont été publiés dans les livraisons 287 (épisodes 1 et 2), 288 (épisode 3), 292 (épisodes 4, 5, 6) de *Liberté*, en février et juin 2010, et en juin 2011.

Résumé des épisodes 4, 5 et 6, «Sculpture du temps», «Un rêve d'Einstein» et «Freud 1, Einstein 0» : Depuis Vancouver où il repart gagner sa vie sans *professer* la littérature, Daniel Canty constate que le projet de narration en ligne de Robert Lepage, *Hôtel*, sur lequel il fondait ses espoirs de retour à la montréalité, semble avoir passé de la virtualité à l'inexistence. Le soupçon est confirmé à son retour à Montréal, alors qu'il croise le producteur Bruno Jobin, d'abord rencontré au Café Méliès, en promenade devant le Faubourg Sainte-Catherine. Jobin lui explique que Robert Lepage a de la difficulté à *quitter la scène* : ses entreprises transfuges, cinématographiques ou numériques, sont privées de passage dans la réalité par la vanité des clercs. Ces propos fournissent le prétexte à Daniel Canty pour se lancer dans une longue élégie sur les vains efforts des auteurs à s'affirmer comme tels dans l'espace numérique, et sur la tendance

fâcheuse de *la machine* (qu'on y entende ce qu'on veut) à tout réduire à sa logique. Parfait prétexte pour rendre hommage à ses équipiers du studio DNA Media, improbable « zone de liberté ». Il revient sur le succès doux-amer de sa première réalisation, à l'âge wellésien de 26 ans, *Einstein's Dreams*, adaptation Web d'une fiction transtemporelle, où l'interface épouse la forme variable du temps. Comme *Hôtel*, *Einstein's Dreams* fut privé de son incarnation finale par la faillite de DNA. C'est ce projet qui lui a valu l'intérêt de Robert Lepage, d'une dizaine de milliers d'internautes plus ou moins anonymes, et du jury des prix EMMA (European Multimedia Awards), qui se méprennent sur ses inclinations, et préfèrent couronner un projet sur Sigmund Freud en attribuant à tort sa paternité à Daniel Canty. Lorsque notre auteur présente *Einstein's Dreams* à l'événement Interactive Screen du regretté Institut des nouveaux médias de Banff, Danièle Racine, programmatrice du Festival international du nouveau cinéma et des nouveaux médias de Montréal (FCMM), est de l'assemblée. Elle a ce beau mot : « Tu as réussi à faire un projet d'art avec l'argent de Téléfilm Canada. » Grâce à elle, Daniel Canty accède enfin, dans un autre rôle que celui qu'il présentait, aux étages interdits du complexe Ex-Centris.

Épisode 7

LE PÉRIMÈTRE DE SÉCURITÉ

(2001, 2004, 1974/1986, 1951, 1994, 1996, 2002, 1969/1994)

Par deux fois devenu père (Édouard, Raoul), Bruno Jobin me dirait, des années après notre première rencontre autour du projet *Hôtel*, alors qu'il effectuait, dans la mi-quarantaine, un retour aux études : « Le cinéma, il n'y a pas que ça dans la vie. » C'est vrai. Il y a ceux qui reviennent à la vie sur scène, ou en se déversant en entier en paroles, alors que, pour d'autres, il suffit de porter un enfant au plus près de son cœur. Un moment, nous croyons qu'il n'y a que cela, et nous oublions que les passions qui nous sont étrangères peuvent être égales, ou l'ont été. Puis nous continuons de vivre, priant que nous n'avons pas choisi d'aimer en vain.

Bruno se livre à moi après la première d'*Un été sans point ni coup sûr*, de Francis Leclerc, à la Place des Arts, qui accueille le septième art quand ses distributeurs souhaitent afficher leur faste. Bruno, comme Robert et Francis, est un garçon de Québec, et a été un des premiers à aider le jeune homme à percer, en lui confiant la réalisation d'un téléfilm condensant l'action des *Sept branches de la rivière Ota*, pièce-fleuve qui aurait pris une semaine de *Beaux dimanches* présentée dans son intégralité. La facture du téléfilm est théâtrale, évoquant celle de séries britanniques, comme *The Singing Detective* ou *Doctor Who*. On ressent les décors, le flottement des personnages dans une version fabriquée, ou même « intérieure », de la réalité. Peu importe nos réserves, cet écart a pour résultat d'amplifier la portée métaphysique du téléfilm, de souligner le rapport de l'univers où il se déroule à une réalité autre, dont il serait le signe.

Il y a quelques mois de cela, Francis m'a invité à une séance de consultation autour du scénario du film, où mon nom (j'avoue timidement ma déception) n'apparaît nulle part au générique. Marc Robitaille, auteur du roman éponyme, et du scénario, apparaît habillé de pied en cap en joueur des Expos. Francis, qui a toujours le mot pour rire, me présente comme son ami intellectuel. Un jour, sur les banquettes du Laïka, je lui dis, en riant à mon tour, que j'aurais voulu que *Mémoires affectives* ressemble davantage au *Miroir* de Tarkovski. Par les routes d'un Québec enneigé, Roy Dupuis, alias Alexandre Tourneur, quarantenaire égaré dans l'amnésie, tente de remonter, en visitant ses proches, jusqu'à cet après-midi d'été perdu où son paternel tyrannique s'est noyé. *Je me souviens, Je me souviens,*

répètent les plaques d'immatriculation. Francis m'explique que, dans les premières versions du scénario, Tourneur projetait sa condition sur ses proches. Effaçant tour à tour *leurs* « mémoires affectives », il dénouait un à un ses liens douloureux avec le passé. Cette libération, en revanche, creusait de plus en plus profondément sa solitude. Dupuis incarne, avec sa carrure de hockeyeur mélancolique, le mythe romantique d'un triste héroïsme : celui du Survenant, revenu, piteux, de toutes les fêtes, et prêt aux violentes réparations. Je ne me rappelle plus bien si c'est Francis ou son coscénariste, Marcel Bélanger, qui s'est éventuellement opposé à transformer l'anamnèse en processus physique. Si on y regarde bien, on voit comment les scènes de *Mémoires affectives* conservent la trace, révélée dans d'étranges moments d'inconfort, d'inexplicables gestes, de cette version surnaturelle du scénario. Le fantastique a la vie dure, en ce pays incertain. L'épave de la chasse-galerie, repose, écrasée au fond d'un bois aux abords de la 40, recouverte par les neiges oubliées.

Dans mon souvenir, *Le miroir* donne à voir la mémoire d'un homme, sans qu'il apparaisse jamais directement à l'écran. Comme si Tarkovski avait réussi à montrer cette doublure fantomatique qui nous rend présents à nos mémoires. Notre narrateur demeure complètement invisible jusqu'à la dernière scène, alors qu'il gît alité, derrière un voile de gaze. Un oiseau, entrant par la fenêtre ouverte, vient se poser sur sa main. La main, l'oiseau, l'évanescence du souvenir : voilà tout ce que nous verrons de lui. Pour moi, cette scène, ou celle que j'invente en mémoire, est indissociable de la mort de Tarkovski, terrassé par un cancer à l'âge de cinquante-quatre ans, en 1986, comme s'il s'était lui-même visité en fiction, anticipant le moment de sa propre mort. Certains disent que c'est lors du tournage de *Stalker* dans des zones postindustrielles et toxiques de l'URSS que Tarkovski et plusieurs de ses compagnons se seraient exposés à des radiations mortelles. La mémoire et la volonté de raconter jouent, bien sûr, des tours, et que je me trompe ou non sur la finale du *Miroir*, je sais au moins que ce film nous fait ressentir le mouvement de la mémoire, l'absence au cœur du temps.

Le baseball, comme le cinéma, est une sculpture du temps. Le *diamond* cristallise une forme d'éternité. Le jour de la séance de consultation pour *Un été sans point ni coup sûr*, j'explique à l'assemblée que j'ai réalisé, en 1992, mon essai final du baccalauréat sur une fiction de baseball, « Pafko at the Wall » de Don DeLillo, qui venait de paraître dans la revue *Harper's*. Les autorités uqamiennes ont baptisé « activité

de synthèse» ce que les McGillers ou les Concordians appelleraient *Honours thesis*, et je constate aujourd'hui que le titre de mon essai final, « Le périmètre de sécurité », s'accorde étrangement à l'« activité de synthèse ». Ces termes, d'une neutralité presque terrifiante — un *périmètre* sécurisant contre quelle menace extérieure, combien plus vaste ; la *littérature* comme « activité », la fin des études comme « synthèse » —, enclavent l'humanité, réduisent des situations plus tendres, plus *honorables*, à une définition systémique. Ne vous inquiétez pas. Moi aussi j'aimais les hot-dogs moutarde chou, le bruit sec de la batte sur la balle, la rumeur feutrée de la foule houleuse au fond de la radio de l'auto de mon père, tout l'été sur CKAC.

New York, 1951. Pour des raisons inexplicables, tenant à la volonté mystérieuse des masses, le stade est à moitié vide. Autour des Polo Grounds, les radios démultiplient la rumeur électrostatique du match. Les Dodgers de Brooklyn affrontent les Giants de New York au troisième match des séries finales de la Ligue nationale. Les gagnants affronteront les Yankees en Série mondiale. New York, New York, New York. Nous sommes à l'époque des premiers matchs de nuit, et, à l'arrière-champ, les voltigeurs guettent l'arc des balles sous la lumière des projecteurs. Le Pafko du titre est au champ gauche, pour les Dodgers. Les spectateurs font pleuvoir des papiers sur lui : journaux du jour, pages de magazines, tickets, billets doux, froissements du temps.

Agile comme un voleur de but, Cotter, un garçon sans le sou, enjambe les tourniquets et s'enfonce dans la foule. Jackie Gleason est dans les stands, en compagnie de Frank Sinatra et du célèbre propriétaire de restaurant Toots Shor, à manger trop de hot-dogs, boire trop de bière, et rire de tous ceux qu'il fait rire, alors que les filles scrutent les réactions de Frank. « Jedgar » Hoover, infâme directeur des services secrets, qui songe aux microbes, est là avec eux, à baigner dans leur aura. Les filles scrutent les réactions de Frank et Toots. Ce jour-là, les Russes font détoner une autre charge nucléaire, et les Américains n'auront pas le choix de devancer la nouvelle. Le *diamond* à leurs pieds est un cristal songeur, capteur de rêves, une machine cybernétique ressassant les images du monde et de la mort.

Début de la neuvième manche. Dodgers, 4, Giants, 1. Coups sûrs de Dark et Mueller. Dark au troisième. Lockman à la plaque. Double ! 4-2. Lockman au deuxième, Hartung (coureur substitut) au troisième. Bobby Thomson au bâton. Ce bon vieux Willie Mays attend son tour. Coups de circuit, courts-circuits. Pafko est au mur. *To the*

Moon, Alice! Jackie Gleason vomit sur les chaussures de Frank. *Elle est partie!* Des pages déchirées dans *Life*, reproduisant *Le triomphe de la mort* de Bruegel, tombent dans les mains de Jedgar. *The Giants win the pennant!* Une lumière mortelle efface la foule. *The Giants win the pennant!* Nul n'entre vivant au royaume des morts? Bobby Thomson devient un garçon éternel, triomphant du temps par un geste parfait. Le vol d'une balle de baseball déclenche une réaction en chaîne. Ce qui se passe au stade déborde dans les rues. La rumeur radiophonique électrise les *boroughs*, explose indélébilement dans la mémoire collective.

La balle rebondit contre un des piliers de métal vert du stade pour rouler sous les stands. Sous un siège, Cotter, Black d'Harlem, présent par effraction, dispute la balle à une main blanche. C'est celle de son compagnon de match, Bill Waterson, un homme d'affaires quarantenaire, qui reconnaît dans l'entrée par effraction de Cotter le geste passionné d'un vrai fan. *Fathers and sons. Blacks and Whites.* Cotter empoche la balle du coup de circuit gagnant, trace parmi la foule, remontant par les rues de New York, Waterson en chasse, jusqu'à Harlem, où l'homme blanc devra accepter sa défaite. Coups de circuit. Courts-circuits. *The shot heard round the world.* Le *Times* paraphrase Emerson, évoquant les salves de la guerre civile américaine, et nous rappelant qu'elle n'a jamais pris fin.

LES DIMANCHES DU TEMPS

(*Seventh inning stretch*, 1995)

Where have you gone, Joe DiMaggio?
A nation turns its lonely eyes to you.

PAUL SIMON

Mrs. Robinson, 1968

Nous sommes en 1995, mon dernier été montréalais avant de partir étudier à Vancouver. Je travaille dans une librairie aujourd'hui disparue du boulevard Saint-Laurent, *Danger!*, quand je lis pour la première fois un des pavés du week-end du *New York Times*. Prix de détail : 3,95 \$. (La nostalgie est une industrie inflationniste : en 2011, l'édition du week-end du *New York Times* coûte 9,95 \$ en sol canadien.) Dans la section des sports, un article inspiré vante les mérites des Expos, ces *beautiful losers* qui font honneur à l'esprit du sport. L'an dernier, année de grève des ligues majeures de baseball, les Expos auraient pu être champions du monde. Nous sommes perdants au jeu du socialisme. Avec son humble masse salariale, l'équipe accueille et forme les meilleurs espoirs des ligues majeures. Le Canada a depuis longtemps des lois d'immigration très laxistes. Cubains, Afro-Américains, lanceurs hippies, apprennent un peu de français, se créolisent dans l'exotique recoin francophone d'Amérique du Nord, avant de retourner aux States devenir des *All-American Heroes*, gagner des millions et des trophées. Les balles des coups de circuit et des grands chelems, qui franchissent la clôture bleue à l'arrière-champ, rejoignent le vaste monde. Notre immense stade moderniste, à demi dépeuplé, bel éléphant blanc apparu dans le rêve du pauvre petit Drapeau, qui flotte au milieu du quartier ouvrier, est un monument au possible, une soucoupe volante dérivant au milieu de l'Univers ; les mélasses du faubourg Hochelaga, après tout, sont de la couleur du cosmos. Les journaux, quand ils en font l'effort, ont eux aussi une mémoire d'éléphant. Des années plus tard, en 2010, je relirai à peu près le même article dans les pages du même journal. Dans un cas comme dans l'autre, je ne me souviens plus du nom de l'auteur. Tant mieux. La portée universelle de l'argument s'en trouve rehaussée. Montréal, camp d'entraînement des futurs champions, se serait donc spécialisée dans le baseball alternatif, et les journalistes sportifs du New York s'en *Je me souviennent*.

À New York, on lit le *Times* du week-end allongé avec sa belle sur une pelouse de Central Park, en partageant un *smoked meat* à vingt dollars du Carnegie Deli, où Broadway Danny Rose entretenait ses névroses en bonne compagnie. La librairie Danger!, coin Duluth, se trouvait à un pâté de maisons de Montreal Smoked Meat et Schwartz's, qui pratiquent toujours le sandwich à prix modique. Danger! se spécialisait dans la littérature alternative, et a pris le chemin des Expos, de L'Élysée et du Parallèle. La belle devanture rouge du magasin, avec ses arabesques, rappelle une arche de mosquée des *Mille et une nuits*, et, si elle attire les passants qui veulent bien se glisser par le trou de la serrure et risquer une rencontre avec Schéhérazade, les affaires ne s'en portent pas vraiment mieux. La faune bigarrée du boulevard Saint-Laurent, zigzaguant sur le chemin de l'extase, est souvent sans le sou. Le magasin est tout petit, et, faute d'espace et de clients, il faut veiller seul pour l'essentiel de notre *shift*. Ce n'est qu'à l'heure de pointe, quand les employés de jour de l'Hôtel-Dieu, dans leurs pyjamas bleus, rentrent de leur tour de garde, ou que les publicitaires des agences perchées tout le long du boulevard s'arrêtent un moment, se permettant un acte de consommation au milieu d'une journée trop remplie, que nous sommes deux à nous partager le comptoir. Une fois seul, si le libraire voulait aller aux cabinets ou se sustenter d'un *smoked meat*, il devait verrouiller la porte. Un tour de clef, on retourne le carton suspendu à son fil et à sa ventouse, et on promet d'être « De retour dans cinq minutes ».

Nous gardons à vue, tout près du tiroir-caisse, les exemplaires des livres de Charles Bukowski, William S. Burroughs, Jack Kerouac, et le manuel d'instructions d'Abbie Hoffman, *Steal this book* (1971), qui nuisent aux affaires. Il a été établi scientifiquement que le vol à l'étalage stimule la testostérone de certains lecteurs masculins. Nous tenons d'ailleurs certainement un ouvrage à ce sujet dans la section *Weirdness*. Il est des gens qui, tout de même, abordent leurs lectures trop littéralement, ne comprenant pas que le sens des affaires de certains commerçants est surtout symbolique, qu'ils ont d'abord à cœur le développement spirituel de leurs clients, et ne sont riches que de ce qui échappe aux yeux. Je découvrirai bientôt que les voleurs d'*On the road*, fidèles à leurs idéaux, opèrent d'un océan à l'autre : à la Granville Book Company, haut lieu de la lecture alternative vancouveroise, on retrouve les mêmes titres à côté du tiroir-caisse.

Pourquoi recourir au système Dewey, ou à l'ordre alphabétique, quand on connaît le cœur des hommes ?

Un homme à l'allure christique (maigre, élancé, hirsute, le regard ébloui) me demande si nous tenons les rapports secrets du gouvernement sur l'antigravitation. Je ne crois pas. Changement de sujet. Il adopte le ton de la conspiration : « Est-ce que vous avez des livres sur le jardinage... ? Tsé, le *jardinage* ? » La culture hydroponique est empreinte d'humour. Je me souviens aussi, par un beau dimanche, d'une troupe de tam-tumeurs redescendus du Mont-Royal, envahissant tout d'un coup le plancher. Le garçon rieur qui s'approche du comptoir, dans sa djellaba de jute, fleure bon les herbes folles. Il choisit d'acheter *Love is a Dog from Hell* pour l'offrir à son ex-copine. Il ne connaît pas Bukowski, mais le titre « lui a tout de suite parlé ». Nous rions de bon cœur. *Peace, man*. Il ressort dans un nuage de myrrhe et d'encens.

Un libraire devient parfois malgré lui une sorte de confesseur public. Je veux bien partager un peu d'intimité avec les clients, il n'en demeure pas moins que certaines rencontres me troublent. Un jour de canicule, un homme énorme et microcéphale, qui me fait penser à une poire coiffée d'une minuscule perruque aux boucles rousses, entre inspecter le dernier arrivage de magazines fétichistes, cornet de crème glacée en main. Je n'ose pas l'interrompre, guettant l'équilibre périlleux de sa perruque et l'angle dangereux de son cornet, qui s'écoule dans un lancinant goutte-à-goutte sur les languettes de bois du plancher. *Hmmm*. La boutique est bondée, et il semble tenir tout entier dans son regard, perché, caché, au fond de ses pupilles. Ce géant me fait penser à Concrete, personnage éponyme d'un roman graphique que j'ai lu pendant qu'il n'y avait personne dans la librairie. La chair d'un homme est transformée par une météorite en une substance minérale qui lui confère une force surhumaine. La situation entraîne certains problèmes relationnels.

Notre clientèle est diversifiée et, en général, passionnée. Un après-midi tranquille, alors que je suis seul, un hassidim entre en rafale dans la boutique, sans me saluer, s'achemine tout droit vers la section *Sex*, saisit au hasard un ouvrage, s'assoit sur la caisse à lait en bois disposée au pied des étagères, et se plonge dans sa lecture. Le miroir parabolique qui surplombe le rayonnage me laisse voir entre les pans de son manteau noir, et je m'en inquiète. Il repart

après une heure, sans mot dire. *Thanks for the quality time*. Merci pour le bel après-midi.

Une jeune femme blonde au crâne rasé, ancienne opératrice de *phone sex*, se consacre aujourd'hui corps et âme à la réalisation de bandes dessinées. À la fois enjouée et rageuse, la fougue qui l'anime est bonne à voir et, longtemps, je la confonds avec l'auteure de *Dirty Plotte*; on comprendra pourquoi. De temps en temps, elle consigne un nouveau zine dans le présentoir qui accueille les publications faites à la main de Montréal, à côté du rayon consacré aux bandes dessinées d'auteurs. Les fans montréalais réservent chez Danger! les dernières livraisons de *Love and Rockets* et *Eightball*, et nous tenons, avant la lettre, les meilleurs romans graphiques. Ils peuvent aussi se procurer, dans le présentoir consacré aux zines et à la microédition locale, une version pornographique de *Peanuts* intitulée *Pinottes salées*.

Une jeune docteure du Royal Vic s'arrête, chaque soir, pour parler de ses lectures, peut-être pour se guérir des maux de ses patients. Je crois que personne ne l'attend à la maison. Un homme de San Francisco, en vacances à Montréal, achète sept cent cinquante dollars de littérature contemporaine d'un seul coup. Il me dit que nous vivons dans des villes parentes, si ce n'est du cours du dollar. Les deux dollars de différence entre les prix américains et canadiens inscrits au dos des *trade paperbacks* sont tout à son avantage. C'est le patron qui va être content.

Je serai bientôt tout près de là, à Vancouver, et je me vois déjà en train de traverser les forêts de la côte ouest, comme Deckard et Rachel, son amour androïde, à la fin de *Blade Runner*. Je sillonne les routes de l'impossible république de Cascadia dans une auto électrique. À l'extrémité pacifique du pays, le mouvement indépendantiste a réussi à fonder un pays sylvain, uni par une communauté d'esprit. Ses chefs-lieux sont Vancouver, Seattle, Portland et San Francisco. Neiges éternelles des Rocheuses, forêts diluviennes, verdoyants lacis riverains, monts embrumés, falaises pacifiques, fines brunes maritimes, routes en lacets, Cascadia est un pays si doux qu'il sait même apaiser les tremblements de terre. Dans les cafés, les amateurs d'amour se roulent un autre joint et la petite fumée de leurs rêves va rejoindre les nuages. La fin du monde est ailleurs. Nous n'arriverons pas à Los Angeles en 2019, et elle peut bien sombrer sous de perpétuelles pluies acides.

Le patron de Danger!, c'était Claude Lalumière, aujourd'hui écrivain de *weird tales*. Il tenait, depuis des années déjà, la librairie Nebula, spécialisée dans la science-fiction. Elle avait autrefois pignon sur rue sur Sherbrooke, tout près du Musée des beaux-arts. On montait un escalier en spirale jusqu'à un appartement minuscule, aux murs recouverts de livres de poche multicolores. Claude tenait la garde entre deux bibliothèques, perché sur un tabouret, derrière un comptoir étroit. Il engageait la conversation avec chaque client, qui en retrouvait bientôt son prénom.

La science-fiction, très souvent, est une littérature des idées, où l'écriture, le style, passent après le récit. Pour Claude, elle était la véritable littérature de notre temps. Les citoyens de l'avenir se souviendront-ils qu'à la fin du xx^e siècle, dans les chapelles *parasémiotiques* (je fais exprès), on appelait *paralittérature* les païennes offrandes des littératures de genre ? L'humanité ne perd rien pour attendre : les envahisseurs sont déjà parmi nous, et ils nous ressemblent. Chez Nebula, ma section préférée s'intitulait *Slipstream*, jeu de mots sur *mainstream*, qui nous rappelle que la littérature, loin de se réduire à une histoire de genres, est toujours une affaire de style. Le *Slipstream* accueillait, dans son opéra flottant (Barth ≠ Barthes), les meilleurs des inclassables, science-fictionnaires épris de langage ou transfuges de la *Grande Littérature*, qui se donnent tous les moyens possibles pour «élargir notre fréquence temporelle». On y trouvait – vous m'excuserez de naviguer à l'aide de ces repères professoraux, mais «le langage est un virus extraterrestre» (Billy the Beat Burroughs) et j'ai été bien programmé – des postmodernes, des réalistes magiques, et toute une faune de fabulateurs internationaux et transtemporels, précurseurs et mutations incluses. Bien que j'aie perdu foi en ces trilogies des dragons et autres planétaires aventures qui avaient enchanté mon moyen âge, je retrouvais alors dans ces nouvelles lectures, si fortes en langue, cette invention et ce sentiment du monde qui m'avaient rendu amoureux de l'écriture et de la lecture, choses à la fois plus simples et plus grandes que l'idée de *Littérature*.

C'est Claude qui m'a introduit à J. G. Ballard, récemment disparu (Shanghai, 1930 – Shepperton, 2009). J'aimais dire à qui me le demandait que je lisais surtout des auteurs en B : Burroughs, Borges, Beckett, Ballard. Ballard deviendrait une des figures tutélaires de mes années nébuleuses, celles de l'adolescence tardive, où le monde adulte me semblait autant une menace qu'une promesse.

Années du deuil de l'enfance, où on doit apprendre à rejoindre la réalité, de peur de s'égarer à jamais au fond de sa chambre, dans la maison de ses parents, le cœur piégé dans un étau mental. *Does the angle between two walls have a happy ending, Mr. Ballard?* Ceux à qui sont familiers les faits de la vie de James Graham me pardonneront l'esquisse qui suit. Le très britannique Ballard a grandi à Shanghai, dans la zone internationale, puis, pendant la guerre sino-japonaise, dans le camp de prisonniers civils de Lunghua. À la libération, il part pour l'Angleterre, où il étudie la médecine à Cambridge, dans l'espoir de devenir psychiatre. Il s'enrôle, en 1953, dans la RAF, qui l'envoie au camp d'entraînement de Moose Jaw, en Saskatchewan. Dans le paysage répétitif des Plaines, il écrit sa première nouvelle de science-fiction, un pastiche des *pulps*. Sa science-fiction future sera l'héritière de la psychanalyse et du surréalisme. Ses livres sont des chroniques de l'horreur organique, qui nous rappellent inconfortablement à nos réalités internes. Comme le père Burroughs, qui avait tué son épouse en jouant à Guillaume Tell avec un pistolet, Ballard ressassait lui aussi une irréversible déflagration : la disparition, en 1964, de son épouse Mary, mère de ses trois enfants, que j'ai longtemps crue morte dans un accident de voiture. Ballard, dans *Empire du Soleil* et ailleurs, redonne librement forme aux événements de sa vie. Ses personnages, égarés dans des labyrinthes mentaux, cherchent, dans un monde fracturé, une sortie au temps. Ballard habitait la banale Shepperton, le « Hollywood » anglais, une banlieue briquetée. Dans sa photo la plus connue, il sourit, en complet blanc, sous les feuilles du palmier argenté qui décore son salon. Saviez-vous que les palmiers de Los Angeles sont eux aussi importés ?

Ballard écrivait sur le contenu métaphysique des piscines vides, comme celle qui se trouvait au coin de ma 37^e Avenue de Lachine. Il fait paraître, à l'époque de ma petite enfance, une terrifiante « Trilogie de béton », où il déconstruit l'architecture des banlieues, mon berceau. Le Robinson autoroutier de *Concrete Island* (1974) aurait pu échouer sous l'échangeur Turcot, les guerres tribales de *High Rise* (1975) se dérouler dans les HLM de Duff Court, et les collisions psychosexuelles de *Crash* (1973), dans un recoin caché du parc industriel. Mon roman préféré, *The Unlimited Dream Company* (1979), vient tout de suite après, et opérait la synthèse des propos élémentaires de Ballard. Blake, aviateur au nom de poète, s'écrase en pilotant un Cessna volé dans un canal de la banlieue de Shepperton, Ballardville. Il émerge des eaux sous le regard d'un chœur silencieux de déficients

mentaux (comme ceux auxquels enseignait ma mère, et qui habitaient en quasi-autarcie à un coin de rue de chez nous). Ils seront les premiers à reconnaître en lui une sorte de démiurge doté de pouvoirs surnaturels, bien qu'incapable de quitter les limites de la petite ville, où se disloquera progressivement l'espace-temps consensuel.

Est-ce que M. Ballard propose un modèle positif pour la jeunesse contemporaine ? Une vision réaliste des rapports sociaux ? Je ne sais trop. En rétrospective, je suis toujours apeuré par les propos de Ballard. Ce n'est pas donné à tout le monde d'être né à Shanghai, de connaître la guerre, et de perdre sa jeune épouse des suites d'une pneumonie. En tout cas, il était grand temps que je parte de ma banlieue, et que je m'éloigne de la source de mon effroi. Paradoxalement, je retiens cette image fantasmée, ajoutée par Spielberg en 1987 à l'autobiographie fictive de Ballard, *Empire of the Sun*, publiée en 1984. Égaré dans un stade encombré des meubles confisqués par les forces d'occupation japonaises aux coloniaux de Shanghai, le petit James voit éclater dans le ciel, au-dessus des gradins, la déflagration nucléaire qui mettra fin à la guerre. Cette image se double, dans ma mémoire, d'une autre, que je me permettrai de ne pas vérifier : sur une plaine décharnée, de terre ocre, le petit garçon en uniforme d'écolier court vers le stade, auréolé de l'éclat nucléaire, comme s'il était en train de manquer le spectacle, à un pas de la vie. Il est à la fois à l'extérieur et à l'intérieur du stade, proche et loin, perdu dans une course qui l'éloigne et le rapproche de lui-même.

Nos solitudes sont parfois effarantes. J'ai souvent rêvé, dans l'enfance, que je survivais à l'explosion des missiles et des antimissiles russes et américains dans le ciel du Québec en me couchant de tout mon long dans la grande fenêtre basse du sous-sol, en fermant les yeux et en me couvrant le crâne. *Why duck and cover, when you can close your eyes ?* Je savais que la trajectoire des missiles, comme celle des vols transatlantiques, suivait la courbe du cercle polaire, et qu'ils risquaient bien d'exploser au-dessus de nos têtes, avant d'atteindre Boston ou New York. Dans mes jeux, je me glissais parfois dans cet espace étroit, tout juste assez spacieux pour accueillir mon corps d'enfant, et je me couchais, face au plafond, en me demandant si les *kapuseru hoteru* (remplacer les *r* par des *l* pour obtenir *capsule hotels*) japonais étaient vraiment confortables. (Plus tard, j'associerai cette fenêtre à la meurtrière du bunker de *Fin de partie* (1957) de Beckett.) Derrière les fenêtres recouvertes de glace de mon sous-sol bunker — un bon moyen de repousser la radiation, selon le *Guide*

de survie de l'armée américaine (offert par Québec Loisirs), la vie reprenait. Sous l'escalier, il y avait assez de conserves pour survivre à l'hiver nucléaire, et plusieurs pots de compote de pommes et de cornichons préparés par ma mère. Je ne sais pas où étaient passés mes parents dans ce rêve; le sous-sol, de toute façon, avait toujours été mon royaume. Un jour, je remonterais dans le *driveway* abandonné, chercher un signal, des signes de vie, au fond de la radio de l'auto de mon père. Rodger Brulotte, Jacques Doucet, où êtes-vous passés? *A nation turns its lonely eyes to you*. Quelque part au fond du temps, un match de baseball nous épargne de la mort du monde.

RETOUR AU PROGRAMME PRINCIPAL

« Jedgar » Hoover apprend que les Russes viennent de tester une première arme nucléaire, et le match de baseball prend les couleurs de *Triomphe de la mort*. L'atome a brisé le cœur du monde. Pour se faire pardonner, les Américains ont voulu la Lune, et ils l'ont eue. Le vol des ogives nucléaires à travers nos têtes dormeuses était le pendant terrible de ces échappées stellaires, vers des mondes fabulés, que nous proposait une certaine science-fiction. L'art du lancer lunaire n'a rien à envier aux gagnants du trophée Cy Young. Une fusée quitte l'attraction terrestre par une série d'explosions, se délestant progressivement de ses modules moteurs, jusqu'à ce que l'attraction de la Lune l'attrape en plein vol, et la ramène vers sa surface. Les astronautes atterrissent au milieu de nulle part, se retournent au ralenti vers la balle bleue du monde. Sortent leurs clubs, comme des retraités en vacances, propulsent quelques balles vers l'horizon infini. Ils reviennent sur Terre, tombés amoureux de la Lune. Chaque soir, pour le reste de leur vie, ils guetteront son retour, postés à la fenêtre de leur maison terrestre, prostrés dans leur fauteuil préféré.

Robert Lepage était-il bon au baseball? Les rêveurs tendent à être des Charlie Brown. Le petit affligé de *La face cachée de la lune* a la tête chauve de ce perdant bien-aimé. Accompagnant sa mère à la buanderette, il se laisse hypnotiser par les girations de la machine. Le hublot de la laveuse devient celui d'un vaisseau lunaire, qui achemine le petit astronaute à sa réalité adulte. Le rêve ne nous sauve pas de la vie, il nous ramène à elle. Je songe à Leviathan, mon colocataire de New York, au cancer du cerveau qui le ronge, à ses rêves de Broadway, et aux rôles de docteur qu'il m'enjoint de lui faire répéter. Quel est le secret de la Lune? De l'autre côté du temps, derrière sa face cachée, nous attendons de nous rejoindre.

Dans *Un été sans point ni coup sûr*, le bon père de famille québécois embrasse une autre femme que la sienne le soir de l'alunissage américain. Où vont les vies que nous n'avons pas vécues? Ce soir, sur Terre, la salle de la Place des Arts est bondée, et je n'arrive pas à obtenir mon siège de prédilection, tout au bout d'une rangée. Les jeunes femmes en uniforme à l'accueil me promettent d'être « aussi proche que possible. » Elles me présentent un plan de la salle, où je contemple la zone, indiquée au marqueur jaune, des places occupées. Derrière moi, la foule de la première exerce sa pression. Troisième fauteuil de la deuxième rangée, côté cour. J'attends avec

angoisse l'apparition des usurpateurs. Une maman d'une quarantaine d'années s'approche, en tenant fiston par la main. Bienvenue au cinéma des familles. Tenir bon. Le jeune homme, dont l'angoisse semble au moins égale à la mienne, prend place à mes côtés. Nous échangeons un sourire, et il semble reprendre confiance. Moi aussi. *Don't worry, boy, we're buddies through and through, and I won't let you down.* Il semble autistique, ou quelque chose d'approchant, et je l'excuse derechef d'avoir damé le pion à mes angoisses. Sa mère m'explique que son grand frère a joué dans le film, et que mon compagnon pourrait s'agiter en cours de projection. Il se retourne, ravi, vers maman à chaque apparition de fréro. Je reconnais une émotion de qualité quand j'en vois une. Ce jeune homme est manifestement quelqu'un de bien. En plus, il s'avère que nous partageons le même sens de l'humour. Nous rions, lui très fort, moi tout bas, chaque fois que Mack « The Knife » Jones (Phillip Jarrett), fantôme d'un joueur noir à la sagesse sportive et au verbe rebondissant, sort de la penderie du jeune héros. *Un été sans point ni coup sûr* est un drame des années de l'Expo, quand j'avais moins cinq ans, et que mes parents commençaient à s'aimer dans le décor d'un avenir non advenu. Mon ami, je pourrais te raconter toutes sortes de choses qui ne seraient jamais arrivées, et ce serait très beau, et nous ririons ensemble, et la vie en paraîtrait plus douce.

La plus grande réussite du film, qui est aussi une énorme faiblesse, est sa nostalgie avouée, sa volonté de restituer, dans la lumière du cinéma, le sentiment d'anciens étés, et de raviver dans le cœur de chacun, à travers l'histoire d'un seul et de son père, les espoirs perdus de notre pays immémorial. Cette fois, je n'évoquerai pas tant *Le miroir* que *The Bad News Bears* : Walter Matthau en entraîneur « biéreux » d'une équipe de petites pestes, où Tatum O'Neal, abandonnant sa féminité en devenir pour assumer son *tomboy* intérieur et retourner au jeu et, sait-on jamais, sauver cette honteuse équipe. Cela dit, j'avoue être moi aussi un garçon sentimental et avoir eu le moton à plusieurs reprises, mais c'est surtout l'histoire du visionnement, mon compagnon de rangée, la confiance de Francis, le retour de Bruno, qui m'ont ému. La foule est là, aussi, pour se raconter en secret.

Si je suis à cette projection, c'est que j'ai connu Francis quand Bruno, qui a voulu m'aider, m'a invité, après la faillite d'*Hôtel*, à adapter *Mémoires affectives* pour le Web. Le projet se serait intitulé *Immémoire*. Des têtes rêveuses, paupières battant à la cadence

des rêves, s'alignent dans l'obscurité de l'interface. Ce sont celles des personnages du film, des acteurs de la vie d'Alexandre Tourneur. Au milieu de la rangée des rêveurs, la tête de Roy Tourneur. Tout au bout, cet animal tutélaire, chevreuil sacrifié par la cruauté du père. Le scénario, décomposé, spatialisé, donne lieu à un remontage architectural du film, où le visiteur démêle les fils de la mémoire, pour tenter de revenir au début de l'histoire. En boucle, l'image incrustée d'une impossible maison, effacée dans l'hiver québécois, où l'histoire a commencé, se déroband dans la distance, derrière un nuage de pixels. *Immémoire* est un film gigogne, où chaque geste menace de faire basculer les images et d'emporter le visiteur dans les abîmes, les avalanches d'une mémoire perdue.

Au Laïka, Francis, qui a enfin pu lire l'ébauche du scénario, me dit : « C'est dommage, ç'aurait été un maudit beau projet. » J'inscris la citation dans mes pages roses personnelles. Le Fonds Bell avait approuvé le financement à hauteur de nombreux zéros, comme dans le bon vieux temps récent d'*Einstein's Dreams*. Je pourrais enfin redevenir celui que j'étais alors. J'écris un traitement, un scénario préliminaire, une quarantaine de pages. Bruno, Barbara Shrier, la productrice de Francis, et Marc Beaudet, président de Turbulent Média, la boîte de production multimédia associée au projet, n'arrivent pas à s'entendre sur le modèle de production. L'œuvre d'auteur sur l'œuvre d'auteur n'aura pas lieu. Le miroir se fracasse. Le projet s'effondre. Le temps se dérobe.

Le soir de la première d'*Un été sans point ni coup sûr*, pendant la réception d'après-projection, Bruno, devenu bachelier en urbanisme, m'a dit : « Le cinéma, il n'y a pas que ça dans la vie ». M'a dit aussi : « J'aurais aimé t'aider davantage. » Je te crois. Je te crois. Puis il a déclaré, non sans humour, les égouts plus fondamentaux au bien social que le cinéma. La proposition est difficile à contredire. Mais la vie de la fiction tient aussi à nos *gut feelings*. Rappelle-toi, rappelle-toi. *One ancient summer, bottom of the ninth. That sinkin' feeling has set in. Hope regained. Bobby Thomson comes up to the plate. To the moon, Alice! Boys will be boys. And the rest is history. The Expos win the pennant!* Les historiens du possible suivent de leurs regards esseulés les balles perdues des coups de circuit. Elles s'envolent vers la Lune, atterrissent au pied du *pennant* perdu des Expos, qu'un astronaute de Québec a planté au milieu de la mer de la Tranquillité. C'était la plus belle saison, et si elle s'est terminée avant d'advenir, elle a bel et bien existé.